

LE GRAND ÉVÉNEMENT

par Paul Fort

à René Helleu.

Je dormais un matin de ce nouveau printemps (oh ! sans ronfler plus fort que souris) cependant qu'on riait à mon seuil & que les hirondelles à fleur de mes carreaux tournaient leur carrousel ; ce matin-là, rideaux fermés (bons rideaux lourds qui m'éloignent vos cris, oiseaux du Luxembourg) je dormais sombremenent, fatigué d'une veille où mon travail fini j'avais relu Corneille, le plus jeune, le plus actuel de nos maîtres & de tous nos Tyrtées le seul vivant peut-être ; mené par ses accents jusques au petit jour du laitier... jusqu'à fin finale de chandelle... maintenant je dormais aux cris des hirondelles, cris publics adoucis par mes bons rideaux sourds — & dormant je voyais, en un songe fidèle à ma lecture un peu, l'auguste ribambelle des héros cornéliens vaguer par la grand'lande & l'enchevêtrément des bois de Brocéliande.

* * *

On riait à mon seuil, on frappait à ma porte. En vain. César lui-même avecque sa cohorte, aigles en tête, & comme en rêve il est permis, m'eût soudain visité, je n'eusse pas frêmi, languide entre les bras de Morphée, mon ami. Tant pis ! Voilà qu'on ouvre & que ma porte grince (hélas ! on ne craint plus de réveiller les princes ?) dans l'air obscur voici que de moi l'on s'approche, & qu'autour de mon lit murmurent tous mes proches. — Demi-sommeil du petit jour si lourd de songe où le présent

réel fuse en lointain mensonge !... Révais-je en cet instant ? ne dormais-je qu'à peine ? Bien chétif le pavot que mon âme effeuillait ! Pour ces envahisseurs toutefois je dormais. — Sous les cils mon œil droit guignait toute la scène, d'autant que mes rideaux laissaient un rais petit semer des grains de jour qui tombaient sur mon lit.

* * *

Parents, groupe confus au même sort lié, formant comme une ronde autour de la lumière ! Et parmi le buisson des bras familiers, tout feuillu de ces mains que l'on aime ou vénère, mains d'épouse, d'enfants, de mère, de grand'mère, circule vivement, comme au jeu du furet, ce qui déjà me semble un trésor, un objet de forme oblongue, & vaste & couleur de noisette, une enveloppe en or pour une immense lettre & qui met en vraie joie la famille exaltée, d'où monte ainsi le chœur des phrases chuchotées : « Bien dommage qu'il dorme ! » — « Ah ! vrai Dieu, s'il savait ! » — « Je l'éveille ! je prends cela sous mon bonnet. » — « Mes enfants, pas avant neuf heures. » — « Ou midi ! » — « Il aura trop veillé sur ses *Garibaldi*. » — « Si je lui cha-touillais le nez de sa moustache ? » Houp ! je tourne le dos en gros chat qui se fâche — et *grongne*. Tout s'éclipse. Un bon vent les emporte ! Mais on rit à mon seuil ! On refrappe à ma porte !

* * *
Riez, cognez, je dors. Mais non, sur l'oreiller, ma joue a rencontré la fraîcheur d'un papier. Le coupable est saisi : je fripe sans amour cet objet de délire sous le rayon du jour. Une lettre d'Alsace !... Il faut que je relise. Une lettre, oui vraiment, d'Alsace reconquise ! Je me dresse en panais. Je fais sauter les draps. Mes rideaux empoignés je vous ouvre à pleins bras. « Administration de l'Alsace » oui, vraiment. « Territoire de Thann ! » Est-ce un abonnement ?... J'exulte & ne prends pas le temps d'y aller voir. L'enveloppe déjà m'assure de la gloire. Je hèle ici mes gens... Les voilà qui se ruent, non pas seuls, mais suivis de tout le voisinage : les voisins de palier, ceux de tous les étages, ceux de la rue & ceux déjà de l'autre rue, boucher, laitier, fruitière, agent, que sais-je encore ? la marchande de fleurs un bouquet tricolore en main, le gniaf d'en-bas vêtu de verte serge & dressant une tête-de-loup mon concierge. Rien que des gens en pleurs &, cependant, qui rient. L'escalier en est plein. Me vient-il tout Paris ?.. « M'sieu ! M'sieu ! tendez-la-moi, je veux voir les cachets. » — « Place au propriétaire : il monte s'il vous plaît ! » Que voulez-vous ! tant pis, je reçois en chemise... Une lettre d'Alsace !.. d'Alsace reconquise ! On m'apporte un drapeau. Tout le monde s'embrasse. Une lettre d'Alsace ! Une lettre d'Alsace !

PAUL FORT.